



GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 68.

MARDI, 8 Mars 1808.

EXTÉRIEUR.

TURQUIE.

Constantinople, le 26 janvier.

Il est arrivé ici, il y a quelques jours, un bâtiment parlementaire russe avec des dépêches pour la Sublime-Porte et pour l'ambassadeur de France, M. le général Sébastiani. Il se trouvait sur ce bâtiment treize Turcs prisonniers de guerre, qui ont été relâchés. Ils ont apporté la nouvelle de la mise en liberté de tous les autres musulmans qui étaient tombés entre les mains des Russes; en conséquence, la Porte a ordonné que des transports missent à la voile pour aller prendre ces prisonniers et les ramener ici.

— D'après les derniers avis de Smyrne, cette ville a été de nouveau alarmée par l'apparition d'une escadre anglaise, et les démonstrations menaçantes qu'elle a faites. On apprend aussi que les Anglais ont déclaré Smyrne en état de blocus.

— La Porte presse, autant qu'il est possible, ses préparatifs. Comme la plupart des pachas, surtout ceux d'Asie, exécutent avec lenteur les ordres qui leur ont été donnés pour le rassemblement de leurs contingens qui doivent joindre au plus tôt l'armée du grand-visir, S. H. leur a adressé un firman, dans lequel elle déclare qu'ils répondront sur leur tête de l'exécution des mesures ordonnées. (*Journal de l'Empire.*)

RUSSIE.

Petersbourg, le 10 février.

Le nouveau ministre d'Espagne, le général Pardo de Figuerra, vient d'arriver ici.

— Le lieutenant-général Miloradowitsch et le général-major Balck qui se sont distingués dans la dernière campagne, ont reçu des terres en récompense.

— Les droits du sel ont été diminués de moitié dans les ports de la Baltique.

Du 11 février.

Les troupes suédoises en Finlande ne font aucuns préparatifs pour occuper la frontière ou pour défendre la ligne de la Kimméné. C'est à Abo et à Tammela, entre Abo et Hersinfor, que se rassemblent les deux corps d'armée destinés à combattre contre nos troupes, dans le cas où la guerre viendrait à éclater, comme on s'y attend d'un moment à l'autre. Les Suédois équiperont toute leur flotte, et paraissent décidés à établir le théâtre de la guerre sur la mer. (*Journal de l'Empire.*)

HONGRIE.

Semlin, le 10 février.

Les rapports arrivés ici d'Orsowa, annoncent que le commandant du corps serbien posté près cette forteresse, Ivan Stanislawich, a attendu en vain jusqu'au 27 décembre, à Weczerowa, le ministre turc Ghalib-Effendi, ainsi que le conseiller intime russe, M. le général Lascarow. Comme ce même jour il passa par Weczerowa un courrier russe, qui était porteur de dépêches pour M. le conseiller d'état Rodofnikin, relatives à la même affaire, le commandant serbien prit des informations près de ce courrier, qui lui apprit que des circonstances survenues avaient empêché M. de Lascarow et le ministre turc de partir.

Le 8 janvier, le même courrier repassa par Weczerowa avec des dépêches de M. de Rodofnikin, pour le commandant en chef russe prince Prosorowski, et le conseiller intime général Lascarow; il remit au commandant serbien une lettre du sénat seant à Belgrade, qui lui annonçait que le départ des personnes susmentionnées était différé jusqu'au printemps prochain, par des causes qui tenaient aux rapports existants entre la cour de Russie et la Porte-Ottomane. Le courrier, aussitôt après la remise de cette lettre, a continué sa route pour la Valachie. (*Journal de l'Empire.*)

DANEMARCK.

Copenhague, le 20 février.

L'amirauté, érigée en tribunal supérieur pour juger les prises, a tenu, la semaine dernière, sa première séance.

— Le gouvernement a reconnu M. Pingel en qualité de consul de S. M. l'Empereur d'Autriche.

— Le froid continue, et le Sund charrie de gros glaçons.

— Les armemens en course se poursuivent avec activité. Pour donner à tous les particuliers la facilité de prendre part à ces armemens, il y a des actions de différents prix.

— Les propriétaires de l'île de Laland se sont assemblés le 12 de ce mois, et sont convenus de ne point acheter de marchandises anglaises, à moins qu'elles ne proviennent des prises faites sur l'ennemi. — On arme des corsaires dans cette île.

Onze patrons de navires et huit pilotes danois, dont les vaisseaux avaient été conduits à Gibraltar le 12 janvier, sont parvenus à s'échapper avec leurs canots, et sont arrivés heureusement à Algésiras, le 13 du même mois. Il y avait en tout à Gibraltar 28 prises danoises. Les Anglais traitent fort durement les marins danois; ils ne donnent aux matelots que 3 livres de pain par semaine, et rien aux capitaines.

(*Journal du Commerce.*)

Du 22 février.

Dans le nombre des troupes débarquées à Gothenbourg, on remarque qu'il ne se trouve pas de nationaux anglais, selon l'usage barbare du gouvernement britannique, dans toutes les expéditions où il n'y a pas de butin à faire. Il sacrifie sans pitié les malheureux étrangers qu'il achète. Les troupes suédoises qui étaient en Scanie sont dirigées sur Stockholm, et paraissent destinées à être employées à bord de la flottille. Les Hanovriens se trouvent alors chargés seuls de la garde des provinces du sud, et des frontières contigues à celles de Norwège.

— On a fait, devant plusieurs marins très-expérimentés, un second essai de la machine inventée par un soldat des gardes, pour la défense des côtes. Cette machine est une espèce de bateau sub-marin qui a la forme d'un poisson. Des rames y sont très-artistement adaptées, ainsi que des tuyaux de respiration. Sept hommes peuvent ainsi se couler sous les plus gros vaisseaux, et y ouvrir une voie d'eau.

(*Journal de Paris.*)

Du 23 février.

Les préparatifs militaires et les équipemens dans nos ports, continuent avec la plus grande activité. Notre milice vient de recevoir une nouvelle organisation; elle sera composée dorénavant de 24 bataillons d'infanterie, 10 compagnies d'artillerie, outre la cavalerie.

— La poste de Suede nous manque aujourd'hui.

— Le nouveau gouverneur de Bornholm, le général Kofoed, en arrivant dans cette île, a publié une proclamation dans laquelle il annonce qu'il vient diriger le courage des braves habitants, et que lui-même descendant d'un pere renommé dans l'île par sa bravoure, il s'efforcera de marcher glorieusement sur ses traces.

(*Journal de l'Empire.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 20 février.

On annonce comme très-prochaine la publication d'un édit impérial ordonnant l'apposition du séquestre sur toutes les propriétés anglaises. Un autre édit ordonnera la prohibition de toutes les marchandises anglaises et leur confiscation. On assure que le projet de ces deux ordonnances a été l'objet des délibérations de deux conseils du cabinet, auxquels S. M. l'Empereur a assisté.

— Les états provinciaux du comté de Presbourg se sont réunis sous la présidence du comte de Palfy, pour délibérer sur les subsides à accorder à notre monarque.

— Une députation de la ville de Trieste, composée du comte de Brigido (fils du gouverneur) et des banquiers Righettini et Maffei, est arrivée dans cette ville; elle a déjà obtenu une audience de S. M. l'empereur et une de l'impératrice.

— Avant la dernière dislocation des troupes autrichiennes, il y avait une armée assez considérable dans la Bohême. Tous les corps qui la composaient sont actuellement de retour dans leurs cantonnemens. Un grand nombre de soldats a été licencié; de manière que beaucoup de ré-

gimens n'ont plus que la moitié des soldats dont ils étaient composés. Il a été arrêté qu'à l'avenir les régimens hongrois seront en garnison en Bohême, en Gallicie, et les régimens bohêmes en Hongrie. Il n'y a point encore de changemens parmi les troupes stationnées en Moravie.

(*Publicists.*)

Du 24 février.

Il vient d'être publié officiellement qu'en conséquence du manifeste ou déclaration que notre cour vient d'adresser au corps diplomatique et aux ministres chargés de l'administration intérieure de l'Empire, toutes les communications avec l'Angleterre seront suspendues jusqu'à la conclusion de la paix générale, attendu que le gouvernement britannique a refusé itérativement la médiation qui lui avait été offerte par le nôtre.

On a déjà reçu de Trieste la nouvelle que, le 15 de ce mois, il avait été annoncé et affiché à la bourse qu'à compter de cette époque, toutes relations de commerce et autres, quelles qu'elles soient, doivent cesser entre l'Autriche et l'Angleterre. (*Journal de Manheim.*)

— S. A. I. l'archiduc Rodolphe, coadjuteur de l'archevêché d'Olmütz, est dangereusement malade. Ce prince a reçu hier le viatique.

— S. A. I. l'archiduc Charles, primat de Hongrie, est parti, le 16, pour Presbourg, où il établira sa résidence. (*Journal de Francfort.*)

Nuremberg, le 26 février.

L'art de peindre sur verre reparait ici dans une perfection qu'il n'eut jamais à son époque la plus brillante. On nomme Franck, l'artiste qui l'a retrouvé. Dans les anciens ouvrages de ce genre, on ne savait employer, dit-on, qu'un petit nombre de couleurs, et l'on savait encore moins en placer plusieurs sur le même morceau de verre. On était obligé par conséquent de multiplier le nombre de ces morceaux et de les enchasser avec du plomb de vitrier, ce qui nuisait beaucoup à l'effet. M. Franck a trouvé moyen d'employer et de fondre sur la même vitre toutes les nuances et toutes les couleurs. Il est aisé de sentir combien ses tableaux y gagnent. Le journal allemand qui fait mention de cette découverte, parle d'un tableau de la Circoncision peint par M. Franck, d'après un élève d'Albert Durer, et où les effets de lumières tiennent du merveilleux. On regrette que cet artiste n'ait pas un génie créateur et se borne à copier les ouvrages des autres. On regrette encore plus que ses moyens pécuniaires ne lui permettent pas de travailler en grand, car on est persuadé ici qu'avec des encouragemens utiles, il ferait à son siècle, présent d'un art presque nouveau. (*Journal de Paris.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 27 février.

Le service des postes du royaume de Westphalie vient d'être organisé. S. M. a nommé pour directeur-général M. Pothau, et pour inspecteur M. Hilpert, qui avait été chargé de la direction générale de la poste civile à Berlin, pendant la dernière campagne.

Le directeur de la poste militaire, M. Perdriau, vient de mourir; il est généralement regretté. (*Gazette de France.*)

Du 28 février.

Par divers décrets de S. M., M. de Dohm, conseiller-d'état, est nommé ministre pléipotentiaire et envoyé extraordinaire de S. M. près S. M. le roi de Saxe.

Le comte de Furstentein, l'un des conseillers d'état de S. M., est nommé ministre secrétaire-d'état, chargé des relations extérieures.

Un décret du 29 janvier, ordonne la formation et détermine l'organisation d'une légion de gendarmerie royale.

Le service de la légion sera déterminé par le ministre de la guerre, de concert avec les ministres de la justice et de l'intérieur, de manière à assurer, par-tout le royaume, le maintien du bon ordre et l'action d'une bonne police.

Il ne sera admis dans la légion pour officiers, que des hommes mariés ou veufs avec des enfans, parlant et écrivant l'allemand et le français.

Autant que faire se pourra, les maréchaux-des-logis et brigadiers sauront également parler et écrire ces deux langues, et seront mariés ou veufs. (*Moniteur westphalien.*)

INTÉRIEUR.

Paris, le 7 mars.

DECRETS IMPÉRIAUX.

S. M. a approuvé, le 2 février 1808, un avis délibéré en son Conseil-d'Etat le 23 janvier précédent, et relatif à l'inaliénabilité des soldes de retraite et traitemens de réforme et pensions accordés aux militaires et à leurs veuves et enfans : cet avis est conçu dans les termes ci-après.

CONSEIL-D'ÉTAT.

Extrait du registre des délibérations. — Séance du 23 janvier 1808.

AVIS.

Le Conseil-d'Etat qui, d'après le renvoi ordonné par S. M., a entendu le rapport de la section de la guerre, sur celui du ministre de ce département, tendant à faire décréter que les traitemens de réforme, soldes de retraite et pensions des veuves ou enfans des militaires, seront inaliénables, sous quelque prétexte que ce soit ;

Considérant, 1^o que l'arrêté du 7 thermidor an 10 a statué qu'il ne serait reçu aucune signification de transport, cession ou délégation de pension à la charge du trésor public, et que ces pensions seraient insaisissables ;

2^o. Que le but de cet arrêté a été d'assurer la jouissance de ces pensions aux individus qui les ont obtenues, et ce, à l'exclusion de tous autres ;

3^o. Que ces pensions doivent être, en effet, considérées comme des alimens accordés par l'Etat et destinés spécialement à l'individu qui les obtient ; qu'ils ne pourraient devenir, par une vente, la propriété d'un autre, sans que l'objet bien évident de cette institution ne fût manqué, puisque l'intention du Gouvernement a été d'assurer un secours annuel, et non de donner une somme une fois pour toutes ;

4^o. Que ces considérations s'appliquent également aux traitemens de réforme et aux pensions de la Légion d'honneur ;

Est d'avis :

1^o. Que, d'après l'arrêté du 7 thermidor an 10, et sans qu'il soit besoin d'une nouvelle disposition, les soldes de retraite et pensions militaires, et de la Légion d'honneur, sont inaliénables ;

2^o. Que les traitemens de réforme ne sont pas susceptibles non plus d'aliénation ;

3^o. Que les individus qui peuvent avoir vendu ces pensions ou traitemens, depuis le 7 thermidor an 10, doivent être réintégrés dans cette propriété, sauf aux acheteurs, comme il est dit dans l'arrêté précité, à répéter par les voies et ainsi qu'il appartiendra contre les cédans, la restitution des sommes qu'ils peuvent leur avoir payées ;

N'entendant pas néanmoins déroger, par le présent avis, à celui du 22 décembre dernier, qui a eu pour objet les retenues à faire sur les pensions de retraite des militaires au profit de leurs femmes et de leurs enfans, quand ils ne rempliraient pas à leur égard, les obligations imposées par le Code Napoléon.

Par décret du 4 mars 1808, S. M. a nommé M. Moreau-de-Saint-Méry, fils, aux fonctions de secrétaire-général de la préfecture de la Sura, en remplacement de M. Capelle, nommé à d'autres fonctions.

Par décret du 4 mars 1808, S. M. a nommé aux vingt une bourses et quarante deux demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Lyon, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux 22 bourses et 24 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Bayeux, suivant le même décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux 9 bourses et 18 demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Nantes, suivant le décret du 30 septembre 1807.

S. M. a rendu le 4 mars 1808, sur le rapport de son ministre de l'intérieur, un décret contenant les dispositions suivantes :

1. Il sera établi dans l'hospice des malades de la ville de Nantes, des cours théoriques et pratiques de médecine de chirurgie et de pharmacie, destinés spécialement à l'instruction des officiers de santé.

2. Six professeurs, au plus, seront chargés de faire des leçons sur les différentes parties de l'art de guérir. Ils seront choisis de préférence parmi les sujets déjà attachés à l'hospice des malades, présentés par la commission administrative de cet établissement, approuvés par le préfet de la Loire inférieure et nommés par notre ministre de l'intérieur.

3. Dans le cas où les médecins, chirurgiens et pharmaciens attachés à l'hospice des malades de Nantes, et ceux attachés aux autres hospices de la même ville n'auraient pas les connaissances nécessaires, ou ne seraient pas en nombre suffisant pour occuper les places de professeurs, notre ministre de l'intérieur nommera définitivement aux places qui ne seraient pas remplies, sur une liste de candidats présentés par la commission administrative et approuvée par le préfet.

4. Il sera ouvert parmi les jeunes gens qui suivront les cours de l'hospice des malades de Nantes, un concours pour le choix de trois élèves internes, six externes et six expectans ; les trois élèves internes, chargés du service intérieur de l'hospice, seront logés et entretenus dans cette maison.

S. M. a rendu, le 4 mars 1808, sur le rapport de son ministre de l'intérieur, un décret renfermant les dispositions suivantes :

1. Il sera établi dans l'hospice de l'Hôtel-Dieu de la ville de Rheims, des cours théoriques et pratiques de médecine, de chirurgie et de pharmacie, spécialement destinés à l'instruction des officiers de santé.

2. Six professeurs au plus seront chargés de faire des leçons sur les différentes parties de l'art de guérir ; ils seront choisis de préférence parmi les sujets déjà attachés à l'hospice, présentés par la commission administrative de cet établissement, approuvés par le préfet de la Marne et nommés par notre ministre de l'intérieur.

3. Dans le cas où les médecins, chirurgiens et pharmaciens attachés à l'hospice n'auraient pas les connaissances nécessaires ou ne seraient point en nombre suffisant pour occuper les places de professeurs, notre ministre de l'intérieur nommera définitivement aux chaires qui ne seraient pas remplies, sur une liste de candidats présentés par la commission administrative, et approuvée par le préfet.

4. Il sera ouvert parmi les jeunes gens qui suivront les cours de l'Hôtel-Dieu de Rheims, un concours pour le choix de trois élèves internes, six externes et six expectans. Les trois élèves internes, chargés du service intérieur de l'hospice, seront logés et entretenus dans cet établissement.

Un décret de S. M., rendu le 7 mars 1808, sur le rapport de son ministre de l'intérieur, et après avoir entendu son Conseil-d'Etat, contient les dispositions suivantes :

1. Nul ne pourra, sans autorisation, élever aucune habitation, ni creuser aucun puits, à moins de cent mètres des nouveaux cimetières transférés hors des communes, en vertu des lois et réglemens.

2. Les bâtimens existans ne pourront également être restaurés, ni augmentés sans autorisation. Les puits pourront, après visite contradictoire d'experts, être comblés en vertu d'ordonnance du préfet du département, sur la demande de la police locale.

INSTITUT DE FRANCE.

MM. Thénard et Gay-Lussac, dans une notice lue à l'Institut, viennent de lui annoncer qu'ils sont parvenus à décomposer la potasse et la soude, et à en retirer les métaux qu'elles contiennent, par des moyens chimiques sans le secours de la pile de Volta. C'est en traitant ces alcalis avec du charbon et du fer à une haute température dans le laboratoire de l'école polytechnique, qu'ils en ont opéré la décomposition. On n'obtient, avec le charbon et la potasse ou la soude, qu'une masse noire qui prend feu comme le pyrophore aussitôt qu'elle a le contact de l'air, et qui s'enflamme tout-à-coup lorsqu'on la projette dans l'eau ; mais on obtient le métal parfaitement pur, lorsqu'au lieu de charbon on se sert de fer. MM. Gay-Lussac et Thénard en ont présenté à l'Institut plusieurs grammes provenant d'une seule opération faite avec trente grammes d'alcali. Déjà ils ont soumis ces métaux à quelques épreuves très-intéressantes qu'ils feront connaître bientôt. Aujourd'hui ils se contentent de dire, qu'ils peuvent préparer ces métaux en très-grande quantité, et qu'il leur sera par conséquent facile d'étudier tous leurs rapports avec les autres corps. Ce fait paraît d'autant plus intéressant, que par le moyen du galvanisme, on n'aurait jamais pu se procurer assez de ces métaux pour les étudier, et que, de plus, il montre que les agens chimiques ont une énergie au moins aussi puissante que le fluide électrique.

VOYAGES. — HISTOIRE.

Voyage aux Indes-Orientales et à la Chine, fait par ordre de Louis XVI, depuis 1774 jusqu'en 1781 ; dans lequel on traite des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Péguins et des Madécasses ; suivi d'observations sur le Cap-de-Bonne-Espérance, les Isles-de-France et de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines et les Moluques, et de recherches sur l'histoire naturelle de ce pays, etc. ; par M. Sonnerat, correspondant de l'Institut de France. Edition faite sur le manuscrit autographe de l'auteur, augmentée d'un précis historique sur l'Inde, depuis 1778 jusqu'à nos jours, de notes et de plusieurs mémoires inédits, par M. Sonnini (1).

DEUXIÈME EXTRAIT.

(Voyez le Moniteur du 8 janvier.)

Si les mariages des riches dans l'Inde se célèbrent avec magnificence, les cérémonies funèbres semblent encore l'emporter sur celles-là par la pompe et le luxe dont on les accompagne. « Chez toutes les nations, observe à ce sujet l'estimable auteur, les honneurs qu'on rend aux morts se mesurent et se calculent sur le rang qu'ils occupaient pendant leur vie : les funérailles du riche se font avec la plus grande pompe, tandis que celles du pauvre annoncent son indigence. Ainsi les coutumes et les préjugés, toujours en opposition avec la nature, la combattent sans cesse et en triomphent lors même qu'elle veut jouir du plus fort de ses droits, celui d'ancêtre par le trépas toutes les distinctions que la société a établies parmi les hommes. »

Les funérailles des Indiens se font toujours le soir. Elles ne sont pas les mêmes dans toutes les castes ; les sectateurs de Chiven enterrent leurs morts, tandis que ceux de Vichenou les brûlent. On ne souffre point qu'un mort demeure longtemps dans la maison où il est décédé ; on se hâte d'en faire les obseques, parce que sa présence non-seulement souille la maison, mais empêche de manger, ceux qui l'habitent ; cette interdiction frappe également tous les voisins, et même les habitans de la rue. Au lieu de faire sortir le mort par la porte, on le fait passer, dans la posture d'un homme assis, par la muraille, dans laquelle on a pratiqué exprès une ouverture qu'on bouche ensuite. La maison du défunt reste souillée pendant dix jours ; ce délai passé, le chef de famille, après s'être lui-même purifié, la bénit par des aspersions d'eau lustrale et par le sacrifice d'un taureau.

Je passe sous silence toutes les cérémonies qui s'observent avant que le corps ne sorte de la maison, et qui ne sont en quelque sorte que le prélude de la pompe funèbre, pour en venir à la description de celle-ci, que j'aurai soin d'abréger le plus qu'il me sera possible.

Le jour du convoi étant arrivé, on commence par laver le cadavre et par lui marquer le front du signe de sa caste ; puis on le revêt d'un habit propre et on lui remplit la bouche de betel. Après lui avoir déchiré sur le visage une petite bande de toile qui sert à lui lier les pouces, et l'avoir frotté de santal, on le couche dans un riche palanquin qui est porté par quatre Parias, et le convoi se met en marche. Il est précédé de deux trompettes qui mêlent leur son criard et lugubre au bruit confus d'un grand nombre de petits tambours. Les parens et les amis du défunt le suivent couvert d'une simple toile, en pleurant, poussant des cris et chantant ses louanges. Lorsqu'on est arrivé sur le lieu du bûcher, qu'on a soin de nettoyer très-scrupuleusement et de purifier avec de l'eau lustrale, on trace quatre sillons vers les quatre parties du Monde, et on fait des sacrifices de riz et d'une graine nommée *gengeli*. On pince ensuite le nez au mort et on lui touche l'esto-

(1) Quatre volumes in-8^o de plus de 1000 pages, imprimés avec des caractères neufs, sur papier fin d'Auvergne ; accompagnés d'un superbe atlas de 140 planches gravées en taille-douce, représentant les mœurs et usages des Indiens, leurs divinités, une grande quantité d'oiseaux, fleurs, fruits, etc. ; et précédés de la table raisonnée de toutes les planches. Prix, 60 fr.

Le même, papier velin d'Annonay, 120 fr.

Le même ouvrage, 2 vol. in-4^o, papier superfine d'Angoulême, avec les planches en regard du texte, toutes les figures tirées sur papier double velin, 90 fr.

Idem, brochés en carton, 95 fr.

Il a été tiré un très-petit nombre de ce bel ouvrage sur papier velin, in-4^o, toutes les planches coloriées avec le plus grand soin, dont il ne reste que dix exemplaires, 200 fr.

Idem, relié en carton, avec les étiquettes en or, 206 fr.

A Paris, chez Dentu, éditeur de la *Géographie de Pârtion*, rue du Pont-de-Lodi, n^o 3.

Nota. La poste ne se chargeant pas de livres cartonnés, il faudra, avoir soin d'indiquer la voie d'expédition.

mach : on repand de l'eau sur son visage et on redouble à ses oreilles le bruit des tambours et des trompettes, afin de le réveiller s'il n'était qu'endormi. Ces préliminaires achevés, on coupe au mort les ongles et les cheveux, et on dresse le bûcher. Ici je vais laisser parler M. Sonnerat.

« Le bûcher étant dressé, dit-il, on couche le cadavre dessus : ce sont les parens qui remplissent ce triste ministère et qui font faire au défunt son dernier repas ; mais afin qu'il ne manque pas de nourriture dans l'autre monde, ils lui mettent du beurre, du riz et du lait caillé dans les mains, dans la bouche et dans les oreilles. Le chef de la famille met le premier le feu au bûcher ; il doit avoir le dos tourné et porter sur son épaule un vase neut rempli d'eau ; aussitôt qu'il s'aperçoit que le feu a pris, il laisse tomber le vase qu'il porte, et court sans tourner la tête se jeter dans l'étang ou la rivière qui se trouve près du cimetière, pour se purifier ; si le vase ne se casse point, cela signifie que quelqu'un de la famille doit mourir dans l'année ; mais il est si fragile qu'il se brise toujours. Les autres parens et les assistans achevent d'allumer le feu et y repandent des parfums ; pendant ce tems-là, les joueurs d'instrumens font un tintamarre capable de rendre sourd ; le lieu retentit de cris ou plutôt de hurlemens, selon la coutume des orientaux qui sont extrêmes dans la tristesse comme dans la joie.

« Le corps est abandonné aux Parias qui le font consumer et le veillent. Les parens vont alors se baigner dans l'étang ou rivière qui se trouve près du cimetière. S'il est nuit, ils se retirent ; mais s'il est encore jour, ils retournent vers le bûcher, y font apporter dans un vase neuf du riz cuit qu'on jette aux corbeaux après l'avoir offert au défunt.

« Une pierre plate en forme d'autel, d'environ 6 pouces de large, bien polie, sert de table, sur laquelle on croit que ses mânes viennent manger, ou du moins se repaître des parties les plus subtiles des alimens qu'on leur offre. Après avoir purifié cette pierre en la lavant, on fait dessus des libations d'eau et d'huile ; on prononce plusieurs fois le nom des dieux et on évoque l'âme du défunt, dont la pierre représente l'effigie, afin qu'elle vienne se placer sur cet autel. Les assistans se frottent le corps de terre et de poussière, et on offre encore du riz aux mânes du mort. Ce repas funéraire se répète pendant dix jours et devient toujours la pâture des corbeaux, qu'on voit par cette raison fréquenter en grand nombre les cimetières.

« Aussitôt que le bûcher est éteint, on répand dessus du lait et on ramasse les os éparpillés par le feu. Ces os sont mis dans des vases et on les garde jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de les faire jeter dans quelques rivières saintes, ou dans le Gange ; car les Indiens sont persuadés que tout homme dont on aura jeté les ossemens dans ce fleuve sacré, jouira d'un bonheur infini pendant des millions d'années. Ceux qui demeurent sur ses bords y jettent même les corps entiers, après avoir souvent accéléré la mort des malades à force de leur en faire boire de l'eau, à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuse.

Les Indiens pauvres ensevelissent tout simplement leurs morts dans une grosse toile blanche, et les font porter sur deux bambous par quatre Parias jusqu'au bûcher dressé avec de la bouze de vache bien sèche. Les Saniassins, espèce de religieux qui se disent descendans des Brachmanes, ont des sépultures différentes des autres. Ils s'enterrent jusqu'au cou, et un autre religieux du même ordre casse des cocos sur la tête du mort jusqu'à ce qu'elle soit brisée. On ignore, dit M. Sonnerat, le motif de cette pratique singulière, à moins que ce ne soit pour faciliter à leur âme le moyen de sortir par une ouverture moins immonde que la bouche, les oreilles et d'autres parties du corps, qu'on regarde comme impures et souillées.

La barbare coutume qui faisait aux femmes un point d'honneur et de religion de se brûler vivantes sur le corps de leurs maris, est entièrement abolie aujourd'hui dans les Etats mahométans de l'Inde. Dans les Etats gentils, elle ne se pratique plus que dans la caste des Brame et des rajahs. Voici le détail de cette atroce et lugubre cérémonie, tel que le donne M. Sonnerat.

« Les préparatifs de cette cérémonie varient dans chaque province. L'usage le plus commun est qu'aussitôt après la mort du mari, s'il est bramine, on place la femme devant la porte de sa maison dans une espèce de chaire, dont la couverture est ornée ; on bat du tambour ; on sonne continuellement de la trompette. La femme ne mange plus, elle ne fait que mâcher du betel et prononce sans s'arrêter le nom du dieu de sa secte. La victime se pare chez elle de tous ses bijoux et de ses plus superbes habits, comme si elle allait se marier ; ses parens et ses amis l'accompagnent au son des tambours, des trompettes et d'autres instrumens : les Brame l'encouragent à s'immoler, en l'assurant qu'elle va jouir d'une félicité sans bornes dans le paradis, où elle devient la femme de quelque dieu, qui l'é-

pousera pour la récompenser de sa vertu. Ils lui promettent encore que son nom sera célébré par toute la terre, et chanté dans tous les sacrifices ; ce qui en détermine encore quelques-unes à se brûler ; mais la loi ne les y oblige pas. Pour la disposer à cette action héroïque ou plutôt insensée, les Brame emploient des breuvages dans lesquels ils mêlent de l'opium : c'est ainsi qu'ils animent et échauffent l'imagination de cette victime infortunée de l'amour conjugal. L'espèce de fureur avec laquelle elle court à une mort certaine, prouve assez qu'il faut qu'elle ait la tête troublée par les fumées de cette liqueur forte et enivrante. Le fanatisme peut bien la faire consentir à un pareil sacrifice ; mais il faut avoir perdu la raison pour le consommer.

« Pendant qu'elle s'avance vers le théâtre funeste où elle va terminer sa vie, souvent à la fleur de l'âge, et lorsqu'elle arrive à ce lieu d'horreur, les Brame ont grand soin de la distraire de ses regrets par des chants où l'éloge de son héroïsme est mêlé. Ce concert homicide soutient son courage au milieu des avant-coureurs de la mort ; le bandeau de la superstition couvre ses yeux ; le moment fatal approche où elle va être dévorée par les flammes ; alors, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle fait ses adieux à ses parens, qui la félicitent, les larmes aux yeux, du bonheur qui l'attend ; elle leur distribue ses bijoux et les embrasse pour la dernière fois. Après avoir fait trois tours suivant l'usage, autour de la fosse ardente, elle s'élance au milieu des flammes ; aussitôt quantité d'instrumens font retentir l'air des sons les plus aigus pour empêcher le peuple d'entendre les cris lamentables qu'un si horrible supplice doit arracher à ces malheureuses victimes. On augmente l'activité du feu en y répandant une grande quantité d'huile, et l'héroïne est bientôt consumée.

« Lorsque la victime est réduite en cendres, on érige dans l'endroit un trophée afin de perpétuer la mémoire de son héroïsme. Des honneurs si chèrement achetés sont cependant un objet d'envie pour les vivans : l'ambition de faire parler de soi après sa mort, aveugle sur les moyens d'acquiescer cette gloire. Quelquefois on élève dans les endroits très-fréquentés, de petites chapelles en leur honneur ; elles restent toujours ouvertes, afin que les passans puissent voir ces cénotaphes ou mausolées, et les honorer.

« Dans le Bengale, ce spectacle est encore plus horrible ; les femmes ont assez de force et de courage pour se faire attacher sur le cadavre de leurs maris ; elles le tiennent embrassé jusqu'à ce qu'on allume le bûcher, et attendent ce moment avec la plus grande tranquillité.

« Lorsqu'on les enterre toutes vives, continue l'auteur, on observe les mêmes cérémonies avant que de les conduire au lieu de la sépulture ; quand celle qui doit être l'objet du sacrifice y est arrivée, elle descend dans la fosse qui est en forme de caveau ; là, elle s'assied et prend le cadavre de son mari entre ses bras. Aussitôt on remplit la fosse de terre jusqu'au cou de la femme ; on tient devant elle un tapis afin d'empêcher qu'on ne l'aperçoive dans les horreurs de la mort, et que ce spectacle n'épouvante les autres femmes : on lui donne dans une coquille quelque chose, et c'est sans doute du poison : on finit par lui tordre le cou ; ce qui s'exécute avec une dextérité surprenante.

J'ai promis à mes lecteurs de leur faire connaître l'état des sciences et des arts chez les Indiens. Voici le résumé de ce que j'ai lu d'intéressant sur ce sujet dans l'ouvrage :

Les arts mécaniques et industriels n'ont fait que très-peu de progrès dans l'Inde ; on peut même dire, qu'en général, ils y sont encore dans l'enfance. Cet état d'imperfection tient moins encore à l'inertie naturelle à ces peuples, qu'à la forme toute despotique de leur gouvernement. Ignorans, avides ou corrompus, leurs princes n'ont jamais favorisé les sciences : l'artiste est payé à la journée comme le plus vil ouvrier, et le savant qui a consacré toute sa vie à l'étude, meurt plus misérable, pour l'ordinaire, que s'il eût labouré la terre.

La sculpture et la peinture sont les deux arts les plus négligés chez les Indiens ; on ne voit dans leurs temples, que des statues lourdes ou difformes, grossièrement taillées. Ils trouvent admirable un tableau chargé de rouge et de bleu, et dont les personnages sont vêtus d'or ; ils n'entendent point le clair obscur, n'arrondissent jamais les objets, et ignorent toutes les lois de l'optique. Leur architecture n'est de même assujétie à aucune règle. Dans les grandes tours, dit M. Sonnerat, qui sont placées au-dessus des portes de leurs temples, et qui sont les seuls monumens capables de donner une idée de leurs talens en ce genre, on voit des étages quelquefois très-bas, quelquefois fort élevés. Les colonnes nombreuses qui décorent l'intérieur des pagodes, n'ont point de proportions fixes ; les unes sont très-grosses par le bas, et se terminent en cône en diminuant insensiblement ; d'autres sont fort minces par le bas, et très-grosses par le haut. La musique est dans le même état d'imperfection que les autres arts. Le chant est sans harmonie ; l'un chante haut, l'autre bas, sur

quatre à cinq notes qui commencent par une espèce de bourdonnement, lequel va en augmentant jusqu'à la fin du verset, où ils éclatent. Leurs instrumens sont en très-grand nombre, et presque tous à vent ; celui qui fait le plus de bruit est pour eux le plus harmonieux.

Les toiles peintes sont le seul genre d'ouvrages dans lequel les Indiens aient acquis quelque supériorité sur les autres nations ; mais ils la doivent à leur sol, qui leur fournit les eaux qui servent au blanchiment, et les plantes d'où ils tirent les couleurs ; cette vivacité, cette fraîcheur que nous admirons tant dans ces couleurs, dépendent donc entièrement de la qualité particulière des plantes, et nullement du génie ou du goût de l'artiste. Celui-ci n'a pas besoin d'atelier considérable ; lorsque le dessin a été calqué, il donne à la toile un premier lavage, ensuite un ouvrier l'étend par terre, et, assis à côté, il y pose de suite, et d'un seul coup, la couleur la plus dominante. Ordinairement ce sont des enfans qui mettent cette première couleur ; après un second lavage, un autre ouvrier plus habile étend la toile sur une petite table étroite, et y marque les nuances ; il se sert pour cela d'un pinceau de bambou, taillé en pointe, et fendu à peu près comme une plume à écrire.

Les métiers des tisserans sont fort beaux ; ils ne consistent qu'en deux rouleaux portés sur quatre morceaux de bois plantés en terre, qu'on monte le matin et démonte le soir. Deux bâtons qui traversent la chaîne, et qui sont soutenus à chacun de leurs bouts, l'un par des cordes attachées à l'arbre, à l'abri duquel le métier est placé, l'autre par deux autres cordes attachées aux pieds de l'ouvrier, donnent à celui-ci la facilité d'écarter les fils de la chaîne, pour y passer la navette. La machine à carder le coton est aussi d'une extrême simplicité, et ressemble beaucoup à l'archet de nos chapeliers.

Le cordonnier est le plus pauvre de tous les artisans ; il n'a d'autres outils que l'aiguille et le couteau. Quand on a besoin d'une paire de souliers, il faut la lui payer d'avance. De l'argent qu'on lui donne, il achète un chien marron, qu'il tue et écorche aussitôt : il en prépare la peau le même jour, et le lendemain il livre les souliers. Les cordonniers sont dans l'abjection la plus vile, parce qu'ils travaillent en cuir et mangent de la viande. De toutes les classes du peuple, c'est la plus misérable et la plus méprisée ; ils n'osent habiter les villes, et sont obligés de se réfugier dans des cahutes séparées des autres habitations : ce sont aussi eux que l'on charge, dans les établissemens européens, de l'odieux ministère des exécutions.

Les connaissances des Indiens en médecine et en chirurgie sont très-bornées ; jamais ils n'ont osé ouvrir un cadavre pour étudier le corps humain, ou pour découvrir les causes des maladies ; les préjugés, plus forts que la raison, s'y opposent ; ils administrent peu de remèdes intérieurs, et ne se servent guères que d'onguens ou de cataplasmes. Ils sont persuadés, comme les Persans, leurs voisins, que toutes les maladies viennent du chaud ou du froid, ou qu'elles sont produites par des vents, et ils les traitent toutes d'après ce système : l'usage des lavemens leur est tout-à-fait inconnu. Ennemis du sang, ils abhorrent la saignée, et la redoutent même à un tel point que si un chirurgien européen se mettait en devoir de la leur pratiquer, ils mourraient de peur entre ses bras. Pour y suppléer, on ordonne une diète très-sévère, nommée *langanam*, qui dure ordinairement plusieurs jours, passé lesquels on fait prendre au malade des tisanes fort échauffantes qui redoublent l'inflammation, de telle sorte qu'il meurt peu d'heures après.

Les habitans de l'Inde sont sujets à toutes les fièvres d'Europe et à plusieurs maladies endémiques et épidémiques qui y font de grands ravages, parce qu'ils ne leur opposent point de remèdes propres, et parce que le virus vénérien y est malheureusement presque toujours mêlé. Parmi ces maladies, les plus communes sont des obstructions, nommées *Basse* (terme dérivé du mot portugais *Baca*, qui signifie la rate), des cours de ventre ou *flux-aigus*, qui sont épidémiques et très-meurtriers ; des vomissemens ; des indigestions d'une espèce particulière, appelées *mort de chien*, que M. Sonnerat attribue à l'usage de la viande, et qui n'attaque guère, en effet, que ceux qui en mangent. On y trouve aussi des épilepsies, qu'on traite en faisant manger aux personnes qui en sont atteintes, une espèce de corneille, nommée *graye*. La petite vérole y règne ordinairement depuis le mois de février jusqu'en avril, et il y a des années où elle est très-maligne. L'inoculation y est tout-à-fait inconnue : on traite la petite vérole en faisant boire au malade de l'eau de riz, appelée *gange* ; et quand la première ardeur de la fièvre est un peu apaisée, il mange du riz avec un poisson sec nommé *carvate*. Si la petite vérole ne sort pas bien, ils font avaler au malade du suc des feuilles du tamarinier, mêlé avec un peu de jagre, persuadés que ce remède facilite son éruption ; et lorsque les boutons commencent à suppurer, on les saupoudre avec de la cendre de bouze de vache,

pour empêcher que le linge ne s'attache aux pustules. Cette pratique vicieuse fait pour l'ordinaire rentrer l'humeur, arrête la transpiration, produit des dépôts et des plaies considérables, des cours de ventre et des toux qui mènent quelquefois à la phthisie. Pour que les yeux et les narines du malade ne se collent point, on a l'habitude de les frotter avec de l'huile de coco. Le dix-septième jour, il ont l'habitude de laver le malade avec de l'eau froide; ensuite ils lui frottent rudement tout le corps avec de la feuille de margosier, et appliquent sur les écorchures des feuilles du même arbre, pilées et frites dans de l'huile ou du beurre. L'arbre du margosier est consacré à *Mariatale* qui, comme je l'ai dit précédemment, est la déesse de la petite vérole. Ce n'est donc que par suite du culte que les Indiens rendent à cette divinité, qu'ils usent des feuilles de cet arbre, car il n'a en lui-même aucune vertu. C'est encore par l'effet de cette superstition qu'ils se servent des sommets des branches de cet arbre pour chasser les mouches qui viennent inquiéter le malade, qu'ils en garnissent son lit, qu'ils en placent à la porte de leurs maisons; les voisins ont grand soin aussi de garnir de ces branches les fenêtres et tout l'extérieur de leurs maisons, persuadés que par ce moyen *Mariatale* empêchera la maladie d'entrer chez eux. Les bains froids qu'on fait prendre, comme je viens de le dire, aux personnes atteintes de la petite vérole, produisent les plus funestes effets, et sont ordinairement suivis de la mort; mais ces terribles exemples ne font aucune impression sur un peuple superstitieux à l'excès, et qui, dans toutes ses actions, se laisse diriger par la routine la plus aveugle et par les préjugés les plus absurdes. Le traitement qu'on administre aux enfants atteints de la rougeole, qui, dans l'Inde, diffère peu de la petite vérole, est également pernicieux.

Les accouchemens s'y font avec une très-grande facilité; mais, après les couches, on fait faire aux femmes le Langanam, c'est-à-dire une diète rigoureuse de plusieurs jours, pendant lesquels on ne leur laisse prendre que des tisanes aromatiques très-échauffantes, qui brûlent et dessèchent le sang, et causent presque toujours une inflammation mortelle dans la matrice.

Ils traitent les fièvres avec des racines de margosier pilées, qui remplacent pour eux notre quinquina sans en avoir les vertus. Pour la goutte ils usent pendant un mois d'une poudre dont la base est le souffre; mais soit que ce remède soit impropre, soit qu'on l'administre mal, il fait pour l'ordinaire remonter la goutte. Ils guérissent les dartres avec du limon coupé; les maux de dents, avec une poudre de vers de terre. Pour faire revenir quelqu'un d'un évanouissement, on lui frotte le coin de l'œil avec du lait de cali; mais comme ce suc est très-caustique, il cause quelque fois la perte de l'œil.

Les morsures des serpents et d'autres reptiles, qui sont très-communes dans l'Inde, sont très-dangereuses et entraînent presque toujours une mort certaine si l'on n'est secouru à temps. Parmi ces animaux, le plus à craindre est celui connu sous le nom de *Couleuvre-Capelle*. On emploie contre sa piqure l'onguent du Maduré qu'on prend intérieurement et extérieurement. Ce remède est très-efficace lorsqu'il est administré promptement. On a encore un autre moyen de guérison qui est assez extraordinaire, mais que l'on n'emploie qu'à défaut d'onguent. Voici de quelle manière M. Sonnerat le vit mettre en usage.

« On prit un jeune poulet dont on appliqua le fondement sur la morsure; ce qui fit à-peu-près l'effet d'une ventouse et attira le venin. Le poulet mourut en peu de tems; on en appliqua un second qui fut bientôt mort et remplacé par un troisième. Successivement on en appliqua jusqu'à treize. Le dernier mourut pas, ne parut même point malade; l'homme fut alors parfaitement guéri. »

Il y a encore dans l'Inde une espèce de vipère fort petite, dont la piqure est plus dangereuse que celle des serpents, et qui ne peut se guérir, comme celle-ci, avec l'onguent du Maduré. Le seul remède en usage est des coloquintes. On en mange jusqu'à ce qu'on les trouve amères, et alors on est persuadé qu'on est guéri; car cette morsure passe pour altérer le goût.

La langue *tamoule* est en usage depuis la côte d'Orissa jusqu'au cap Comorin, et en remontant la côte de Malabar jusqu'à Cochin. A la côte d'Orissa on parle le *talinga*, langue qui diffère de la précédente par les caractères et la prononciation. Dans le nord de la côte de Malabar on se sert de la langue *indoue* qui a peu de ressemblance avec le tamoule et le talinga. Toutes ces langues, au lieu de se perfectionner, comme cela serait arrivé si les peuples qui les employent eussent cultivé les sciences, se sont tellement corrompues, qu'à peine y découvre-t-on aujourd'hui quelques traces du *Sanskritam* qui était l'ancien langage des Brachmanes, et d'où chacune d'elles est dérivée. La langue tamoule, qui est celle dont l'usage est le plus étendu, a treize lettres que l'on écrit de gauche à droite. Douze de ces lettres sont des voyelles, dont cinq brèves et sept longues; les dix-huit autres sont des consonnes. On trouvera dans l'ouvrage de M. Sonnerat un chapitre

entier consacré à la description de cette langue, dont il donne les caractères et les règles, d'après une grammaire imprimée à Tranquebar. Chacune des langues dont je viens de parler a des expressions vives et des images vives qui, à ce qu'observe l'auteur, ne s'écartent pas trop de la nature quoiqu'elles soient outrées. Par exemple, dans la description d'un combat on imite le cliquetis des armes par le roulement et les coups de langue répétés et précipités qu'on est obligé de donner pour finir chaque verset.

Les Indiens écrivent avec un poinçon sur des olles qui sont des lames tirées de la feuille d'une certaine espèce de palmier et qu'on fait bien sécher. Pour former leurs caractères, les écrivains posent l'olle sur une main et écrivent de l'autre. Ils écrivent des deux côtés et passent ensuite du noir sur les figures qu'ils viennent de tracer avec leur poinçon. Pour faire un livre, ils rangent les olles les unes sur les autres, les percent en bas ou en haut, et y passent un cordon qui les lie toutes ensemble. Ils écrivent aussi sur du papier avec une plume de roseau; mais ils ont soin de tenir les doigts fort éloignés de la taille. Le papier dont ils se servent est fait avec des chiffons de coton et passé à la colle de riz, ce qui le rend uni et vernissé comme celui de la Chine. On en fabrique de toutes couleurs et même d'or et d'argent.

L'apologue est le seul genre de littérature en usage chez les Indiens. Dès la plus haute antiquité ils s'étaient déjà rendus célèbres dans ce genre d'écrits, et c'est même à eux que nous en devons la connaissance. Ils ont aussi d'anciens contes assez semblables à nos nouvelles ou fabliaux. M. Sonnerat rapporte quelques unes de ces fables ou fabliaux traduits littéralement dans des recueils indiens. Leur forme est la même que celle que nous employons; seulement la moralité se trouve placée en tête du morceau, au lieu d'être à la fin.

Il n'y a qu'une science qui soit cultivée chez les Indiens, c'est l'astronomie. Quelques personnes ont prétendu qu'ils avaient surpassé dans cette étude toutes les autres nations et qu'ils avaient connu long-temps avant les Européens le mouvement des astres, le calcul des éclipses, l'équation, le nombre d'or, etc. Ces assertions sont évidemment fausses, du moins à en juger par une dissertation très-savante que M. Bentley publia en 1799, dans les recherches de la Société asiatique de Calcutta, et dans laquelle il prouve que le système astronomique des Indiens ne remonte pas au delà de l'an 1068 de l'ère vulgaire.

Quoiqu'il en soit, l'astronomie n'est étudiée aujourd'hui que par les Brames. Au moyen de formules renfermées dans des vers énigmatiques et dont eux seuls ont la clef, ils parviennent à calculer assez exactement et assez promptement les éclipses; ils ont même annoncé avec assez de justesse le passage de Vénus sur le disque du Soleil. Ils croient que le Soleil tourne autour de la Terre; et cette croyance est encore celle de presque tous les peuples de la Terre, l'Europe exceptée.

L'année des Indiens est solaire, se divise en 12 mois, et est composée de 365 jours 7 heures 1' 12" européennes. Leur premier mois correspond à notre mois d'avril. Comme ils ne connaissent point les années bissextiles, ils n'ont trouvé d'autre moyen pour tomber juste chaque année, que de répartir les heures sur chaque mois. Il en résulte que leurs mois sont d'inégale grandeur et qu'ils commencent, ainsi que leurs années, à différentes heures du jour. Ils ont de plus divisé l'année en deux parties égales, chacune de six mois, pour compter la marche du soleil vers le sud et son retour vers le nord.

Tous les habitants de l'Inde, sans exception, croient à des jours heureux et malheureux. Les Brames, intéressés à perpétuer l'empire de la superstition, font un travail suivi chaque année, pour indiquer, dans des espèces d'almanachs, les jours de bonheur ou d'infortune, d'après lesquels ils dirigent les actions des Indiens. La persuasion où est ce peuple, que les Brames ont le privilège de lire dans l'avenir, le fait recourir à chaque instant et pour les moindres circonstances de la vie, à ces pieux imposteurs. Les personnes aisées, ou qui appartiennent à de grandes castes, sont même dans l'usage de se faire tirer tous les jours leur horoscope par des prêtres. Tout cela, il faut l'avouer, est bien digne de risée; mais, en bonne conscience, pouvons-nous nous moquer des Indiens et leur reprocher de croire à l'astrologie judiciaire, quand en Europe, dans le siècle de la philosophie, nous voyons, à la honte de la raison, les diseuses de bonne-aventure professer journellement leur folle doctrine; quand le *Messageur Boiteux*, de Bâle, et l'*Almanach de Liège* indiquent encore les jours bons et mauvais, et vont chaque année, par milliers, répandre leurs conseils ridicules, bizarres, absurdes et souvent funestes?

Un troisième et dernier extrait aura pour objet l'examen de la partie du voyage relative à la religion et la mythologie indienne, et la description de l'île de Madagascar.

J. T. VERNEUR.

LIVRES DIVERS.

Nouvelle Grammaire renfermant la solution des difficultés de la langue française; par M. Regnault, élève de l'ancienne Université de Paris, professeur de langue française, agréé par le jury d'instruction publique, et autorisé par arrêté du préfet du département de la Seine, avec cette épigraphe:

La langue maternelle est la première que l'on doit apprendre.

Un vol. in-12. br. — Prix, 1 fr. 50 c. pour Paris, et 1 fr. 80 cent. franc de port pour les départements.

A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, ancienne maison de la poste aux chevaux, n° 26; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens, n° 168; Petit, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 237; Jannet, libraire, palais de Justice, salle Mercure.

Cet ouvrage est remarquable par la clarté, la simplicité et l'esprit d'analyse que l'on y rencontre. L'auteur s'est particulièrement étendu sur les règles essentielles de la Grammaire, qui sont présentées d'une manière trop abrégée dans les autres méthodes. Les tems primitifs des verbes irréguliers y sont conjugués en entier, et non par tableau, comme dans la plupart des livres élémentaires. La concordance des tems des verbes dont il est très-peu question dans les méthodes françaises, y est traitée d'une manière très-étendue. L'article des participes qui présentent tant de difficultés dans la langue, est traité avec soin; chaque règle est suivie de plusieurs exemples choisis dans les meilleurs auteurs, ou dans le Dictionnaire de l'Académie.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

| | |
|---|-------------|
| Cinq pour 100 c. j. du 22 sept. 1807 | fermée. |
| Idem Jouis. du 22 mars 1808 | 84 fr. c. |
| Rescriptions sur domaines | 92 fr. c. |
| Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1257 | fr. 50 c. |
| Entreprises particulières. | |
| Caisse des rentiers | fr. c. |
| Actions des Ponts, j. du 1 ^{er} janv. | 1150 fr. c. |
| Actions des fonderies de Vaucluse | fr. c. |

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, les *Prétendus*, et la 1^{re} repr. d'*Antoine et Cléopâtre*.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'*Intrigue épistolaire*, et les *Plaideurs*.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui les *Torts apparens*, l'*Artiste par amour*, et l'*Epiegle et le Dormeur*.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, le *Vieux Chasseur*, et le *Fond du sac*.

Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre. la *Bonne Femme*, M. Giraffe, Jocrisse au Bal de l'Opéra, et Cadet Roussel chez Achmet.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la *Tête du Diable*, et M. Quinquina.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, le *Jugement de Salomon*, et M. Boule.

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, Relâche.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Tous les jours, à huit heures du soir, grand Concert d'harmonie.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des *Voyages d'Istrie*, *Dalmatie*, *Syrie*, *Phénicie*, *Palestine*, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

Théâtre de la Nouveauté. Expériences physiques mathématiques, d'électricité, tours d'adresse, fantasmagorie de M. Olivier, à huit heures du soir, tous les jours, sans exception, à l'Hôtel des Fermes, rue de Grenelle-Saint-Honoré.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Micheudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours sans interruption, à sept heures et demie. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 6.